HAL
open science

Politiques de l'hispanité et identité culturelle latino-américaine. Le projet intellectuel de José Ortega y Gasset durant son exil en Argentine (1939-1942)

Eve Giustiniani

▶ **To cite this version:**

Eve Giustiniani. Politiques de l'hispanité et identité culturelle latino-américaine. Le projet intellectuel de José Ortega y Gasset durant son exil en Argentine (1939-1942). Journée d'Etudes "Transferts culturels : l'exil", UMR TELEMMe, May 2009, Aix-en-Provence, France. hal-01744649

HAL Id: hal-01744649

https://amu.hal.science/hal-01744649v1

Submitted on 27 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

POLITIQUES DE L'HISPANITE ET IDENTITE CULTURELLE LATINO-AMERICAINE. LE PROJET INTELLECTUEL DE JOSE ORTEGA Y GASSET DURANT SON EXIL EN ARGENTINE (1939-1942)

Eve GIUSTINIANI

JOURNÉE D'ETUDES
TRANSFERTS CULTURELS : L'EXIL
UMR TELEMME, MMSH, Aix-en-Provence, 15 mai 2009

Lorsque l'on se penche sur la notion de transfert culturel, originellement élaborée par des germanistes, on peut être frappé par le fait que les travaux portant sur de tels transferts insistent moins sur le fait de l'importation culturelle proprement dite, c'est-à-dire sur les modalités de diffusion d'un concept, d'un objet ou d'une théorie, que sur les enjeux que masque cette importation. Un pan important de l'analyse proposée par la théorie des transferts culturels s'occupe ainsi de déterminer quels sont les enjeux sous-jacents ou avoués d'un processus de transfert, les stratégies qui motivent cette « importation », et les concurrences qu'elle provoque. L'analyse met ainsi en lumière les relations entre le pays importateur (ou récepteur) et le pays émetteur.

Le concept apparaît de ce fait tout à fait pertinent pour décrire et comprendre l'un des aspects de l'exil du philosophe espagnol José Ortega y Gasset, dont une partie se déroule en Argentine entre 1939 et 1942, c'est-à-dire entre la fin de la Guerre civile espagnole et le milieu de la Seconde Guerre mondiale.

En Argentine, et plus largement dans les pays hispano-américains, la problématique des transferts culturels qu'implique l'exil massif de républicains espagnols qui fait suite à la victoire du général Franco, en 1939, se pose de façon différente aux autres cas d'exils analysés depuis la théorie des transferts –c'est-à-dire essentiellement de l'exil juif allemand. En effet, en Amérique latine, le processus d'acculturation est bien antérieur à l'exil puisqu'il débute à la fin du XVe siècle, avec la colonisation du continent. Avec l'Indépendance (celle de l'Argentine a lieu en 1816), chacun de ces pays entre dans un processus complexe de construction de sa propre identité culturelle, construction qui implique une relation conflictuelle avec la culture-mère de la Péninsule[1]. Dans cet ensemble, l'Argentine est encore un cas particulier : là où les premiers intellectuels uruguayens, cubains, mexicains, etc., comme José Enrique Rodó, José Martí ou José Vasconcelos, théorisent l'identité culturelle hispano-américaine comme un métissage ou une culture hybride, forgée par des siècles d'occupation espagnole du Nouveau monde[2], l'Argentin Sarmiento est le seul à promouvoir pour son pays une identité basée sur l'importation de modèles

[1] Une approche générale sur cette problématique au plan culturel dans Eduardo ABUD, « Algunas consideraciones sobre la génesis de la identidad en Hispanoamérica », *Divergencias. Revista de estudios linguïsticos y literarios*, vol. 3, nº2, automne 2005.

[2] Pour une analyse des métissages en Amérique du XVIe au XXe siècle sous la perspective des transferts culturels, voir Laurier TURGEON, Denys DELAGE et Réal OUELLET, *Transferts culturels et métissages Amérique/Europe, XVI-XXe siècle*, Paris, Presses de l'Université de Laval/L'Harmattan, 1996.

européens. Ce qui se comprend mieux si l'on sait que l'Argentine est l'un des rares pays du continent où les souches de population indigène ont été presque totalement éradiquées, et où par conséquent le processus de métissage a surtout eu lieu entre des immigrants d'origine européenne.

Ce phénomène a capté l'attention de José Ortega y Gasset (1883-1955), qui n'est pas pour rien l'intellectuel leader de sa génération, l'éditorialiste réputé du quotidien *El Sol* (qu'il cofonde en 1917), le promoteur d'entreprises culturelles de l'envergure de la *Revista de Occidente* (qu'il crée en 1923) et l'homme politique par accident, fondateur de la *Liga de Educación Política* (1914) et de la *Agrupación al Servicio de la República* (1931). Ortega a pu prendre contact avec l'homme argentin, ce « créole » si spécifique, au cours de deux voyages qui ont précédé son exil de 1939. En 1916 puis en 1928, le philosophe s'est taillé une réputation de maître à penser dans le pays austral. Une réputation sur laquelle il compte s'appuyer lors de son exil, pour reprendre une activité intellectuelle brutalement interrompue par la Guerre civile et une première étape d'exil vécue à Paris, entre soucis pécuniaires et problèmes de santé.

S'il y a bien eu un processus de transfert culturel lors des séjours précédents d'Ortega — l'histoire est connue de la critique et je n'y reviendrai que brièvement—, ce qui m'a intéressée était de comprendre ce qui différait entre les premiers voyages d'Ortega en Argentine et ce séjour forcé de 1939. Autrement dit, je me suis penchée sur ce contexte de réception, pour comprendre quels sont les enjeux que des projets d'intervention intellectuelle du philosophe pendant cet exil.

Je voudrais donc aujourd'hui décoder le discours qu'Ortega délivre à son public argentin sur les relations culturelles entre l'ex-colonie et la mère patrie en fonction de la stratégie qui le motive, de la signification qu'il acquiert pour ses destinataires argentins et de l'usage qui en est fait par d'autres acteurs impliqués dans cette relation : les autorités politiques espagnoles.

Après une mise au point sur les précédents séjours d'Ortega en Argentine, leur impact sur le questionnement identitaire argentin, et le contexte politiquement tendu de son exil, j'analyserai les principaux traits de son discours sur l'hispanité et la récupération dont il fait l'objet, avant d'étudier, à travers le cas de son projet éditorial et d'invitations à l'étranger, les modalités de la particulière stratégie d'intervention publique du philosophe.

La vision de l'Amerique chez Ortega et son influence en Amerique Latine

Lorsqu'Ortega arrive dans la capitale argentine, comme à l'issue de ses précédents voyages, il est envahi par la sensation de vitalité débordante qui émane de la capitale. « Ce que je viens réapprendre ici —explique-t-il lors de l'une des premières conférences qu'il donne après son arrivée—, c'est comment vous étrennez, avec toute la frénésie d'un début, le répertoire éternel de la vie »[3]. Les Argentins sont à ses yeux l'archétype du peuple adolescent, caractérisé par l'impétuosité et l'impertinence de la jeunesse, mais aussi un peuple prometteur et plein d'avenir, auquel le futur se présente sous la forme d'une multitude de possibilités[4]. Cette métaphore personnifiante qui assimile la vie d'un peuple à celle d'un individu avec ses successives étapes de jeunesse, maturité, vieillesse, est un passage obligé du genre, et elle est quasiment systématique lorsque le penseur aborde le sujet de l'Argentine, depuis son premier voyage dans ce pays en 1916.

[3] « Meditación del Pueblo Joven » (dorénavant: MPJ), conférence à La Plata du 27. XI. 1939, *in Obras Completas*, Revista de Occidente, Madrid, 1983 (dorénavant: Oc83), t. VIII, p. 403.
[4] MPJ, Oc 83, VIII, 402.

Les précédents séjours d'Ortega en Argentine

- **Les voyages de 1916 et 1928**

Dès son premier séjour à Buenos Aires, Ortega encourage les Argentins, lors de ses conférences, à se forger une authentique pensée nationale, incitation qui fait écho aux appels à la « nationalisation » qu'il lance au même moment à ses compatriotes espagnols. L'incitation passe par le biais d'une critique du rationalisme positiviste, courant philosophique qui est alors le plus répandu en Argentine. Son discours véhicule, par ses accents élitistes et la position de rupture qu'implique sa théorie historique des générations, une exhortation à briser les idées reçues, héritées des aînés, afin de forger un nouveau répertoire d'idées en adéquation avec le temps présent.

Ce discours conquiert les jeunes générations argentines, avec lesquelles Ortega noue un dialogue à distance après son premier séjour, au moyen de sa collaboration dans le quotidien *La Nación* et de la diffusion de la *Revista de Occidente* et des ouvrages qu'elle édite, qui exercent une influence profonde sur tout le continent[5] : le rôle médiateur décisif des revues dans les transferts culturels internationaux a déjà été souligné.

Pour les jeunes intellectuels argentins, la revendication ortéguienne d'une « nouvelle sensibilité » est le point de départ d'une affirmation de nationalisme culturel. Sa philosophie « circonstantialiste » se diffuse largement dans toute l'Amérique Latine, où elle acquiert de fortes résonances politiques: en affirmant que chacun doit prendre acte de sa circonstance et la « sauver », Ortega fournit une légitimation théorique solide à un nationalisme naissant, qui cherche à développer une authentique pensée latino-américaine dégagée de l'impérialisme culturel nord-américain et européen[6]. La philosophe d'Ortega exerce ainsi une influence déterminante sur le développement de la philosophie américaine et sur l'historiographie des idées nationales[7], et ouvre parfois même la voie à un nationalisme anti-impérialiste. On touche là au paradoxe de l'influence d'Ortega sur la pensée argentine et plus généralement latino-américaine[8]. Car si le penseur incite les Argentins à créer un répertoire d'idées proprement national, il n'en insiste pas moins sur leur héritage latin et sur la continuité de leur culture avec celle de l'Europe méridionale : son discours est fortement imprégné d'une hispanisme eurocentriste.

C'est précisément ce débat confrontant l'identité argentine et l'héritage hispanique qui constitue la toile de fond du deuxième voyage d'Ortega, en 1928. Si lors de sa première visite, on ne savait pas très bien qui était ce jeune professeur de philosophie, lors de son second voyage, sa réputation

[5] La *Revista* est un modèle de modernité pour quantité de revues culturelles argentines et les livres diffusent dans tout le continent le meilleur de la pensée européenne (allemande surtout) de l'époque.
[6] Voir José Luis GÓMEZ-MARTÍNEZ, *Pensamiento de la liberación. Proyección de Ortega en Iberoamérica*, Madrid, EGE, 1995.
[7] Voir à ce sujet l'article de Rosa María MARTÍNEZ DE CODES, « Ortega y la Argentina », *Quinto centenario* [Madrid], nº 6, 1983, p. 53-85, qui reprend l'essentiel d'un mémoire inédit intitulé *Aportación a la historia de las ideas : Ortega y Gasset y la Argentina*, Madrid, Universidad Complutense, 1980. Á titre d'exemple de l'écho du perspectivisme ortéguien en Argentine dans les années vingt, voir Alberto ROUGES, « El perspectivismo de Ortega y Gasset », *Nosotros*, nº50, 1925, p. 337-351. Plus généralement, sur les particularités du discours politique latino-américaniste, voir Tulio HALPERÍN DONGHI, « En busca de la especificidad del pensamiento político hispanoamericano », *Estudios Interdisciplinarios de América Latina y el Caribe*, vol. VIII, nº1, 1997, en ligne, et Patricia FUNES, *Salvar la nación. Intelectuales, cultura y política en los años veinte latinoamericanos*, Buenos Aires, Prometeo, 2006.
[8] Paradoxe pertinemment souligné par Tzvi Medin : « Ortega es a la vez el máximo impulsor del eurocentrismo en América Latina en el siglo XX y también, paradójicamente, el filósofo cuyas ideas sirvieron de base para el desarrollo de filosofías nacionalistas o latinoamericanistas ». Tzvi MEDIN, « Una paradoja aparente: eurocentrismo y nacionalismo orteguianos en Hispanoamérica », *Estudios Interdisciplinarios de América Latina y el Caribe*, nº5/ 2, 1994, p. 5-22, cit. p. 6.

le précède. Ce séjour consacre son succès dans le pays austral, mais laisse déjà entrevoir certaines réticences, dues à la volonté d'indépendance des disciples et lecteurs conquis lors de son premier séjour. Le public académique argentin n'est plus « aveuglé » par le maître péninsulaire ; entre temps, il est allé s'abreuver directement aux sources, en utilisant, paradoxalement, les outils fournis par Ortega lui-même, à savoir la *Revista de Occidente* et sa maison d'édition. Ce qui fait dire à Leopoldo Hurtado, son sténographe argentin: « Il est curieux que ce cadeau civilisateur que nous a offert Ortega nous ait servi à mettre en doute son originalité »[9]. L'article dont est tirée cette citation rebondit sur l'intense polémique soulevée par un essai que publie Ortega après son second séjour.

- **La polémique de 1929 comme exemple de processus de transfert culturel**

Dans cet essai, intitulé « L'homme sur la défensive »[10], Ortega dresse le bilan de ses impressions sur l'accueil qui lui a été fait en 1928 ; un accueil qui oscille entre l'admiration et l'hostilité, la reconnaissance et l'ingratitude. Il en tire un acide portrait du Portègne comme un homme ambitieux, pédant et capricieux ; un portrait où affleure sa déception face à un peuple en lequel il fondait tant d'espoirs. Ortega formule aussi dans ce texte un certain nombre d'avertissements pour la société argentine, menacée par la tentation de l'autoritarisme, l'inflation de la bureaucratie étatique, et par le conflit social généré par l'opposition entre une masse d'immigrés en majorité prolétaire et une puissante aristocratie de souche créole.

L'essai d'Ortega provoque un malaise : il est gênant qu'un étranger repère ainsi les vices et les failles d'une société à la recherche de sa propre identité, et mette en doute la véracité du rêve colonial. L'essai déclenche une polémique concrétisée par une recrudescence d'articles et de travaux sur l'idiosyncrasie argentine[11]. Le fleurissement de cette littérature d'idées, qui tient tantôt de l'histoire, tantôt de la sociologie, est à mettre en relation avec la consolidation du discours nationaliste. La polémique ouverte concerne bien le sujet brûlant de « l'argentinité », une question qui ne relève pas seulement du folklore, de la thématique littéraire ou même de la sociologie, mais pose inévitablement les problèmes de l'héritage culturel hispanique, de la spécificité de la mentalité coloniale ou « créole », et de l'intégration des migrants et de la répartition du pouvoir.

Le débat se déplace ainsi rapidement vers le terrain politique, où s'affrontent les partisans d'un nationalisme anti-impérialiste et donc anti-hispanique, et les zélateurs d'un nationalisme hispanophile, spiritualiste et souvent xénophobe. De la définition de l'être national dépend en fin de compte l'attitude envers la « Mère Patrie » ; et Madrid, autrefois siège de la puissance

[9] « Lo curioso es que este regalo civilizador que nos hace Ortega, ha servido entre nosotros para poner en duda su originalidad ». Quant aux critiques qui portent sur son style, jugé trop "poétique", Hurtado ajoute : « En vez de agradecer a los dioses quenos hayan mandado un hombre en quien el sabio no excluye al artista, se lo enrostramos como un defecto ». En Argentine, on reconnaît un philosophe à ce qu'il dit des « choses incompréhensibles et donc, profondes », ironise l'auteur. Leopoldo HURTADO, « Oratio pro Ortega », *La Vida Literaria*, nº21, juin 1930, p. 2.

[10] Il s'agit de l'essai « Intimidades », composé de deux parties, « La Pampa… promesas », et « El hombre a la defensiva », publié dans le volume VII de *El Espectador* (1929), *Obras Completas*, Taurus, Madrid, 2004 (dorénavant : OC), II, 728-755.

[11] Voir par exemple les articles suivants parus dans des périodiques argentins, suscités par l'essai d'Ortega : Ernesto GIRÁLDEZ, « El garanguismo, de Ortega y Gasset », *La Vida Literaria*, nº22, juillet 1930; Pablo ROJAS PAZ, « El enigma de lo argentino », *El Hogar*, 10. I. 1930; Juan ÁLVAREZ, « Los guarangos argentinos y la filosofía del horizonte », *La Prensa*, 27. III. 1930; Emilio A. CONTI, « El hombre a la ofensiva », *Nosotros*, année XXIV, nº251, avril 1930; Roberto F. GIUSTI, « Los ensayos argentinos de Ortega y Gasset, "La Pampa… promesas" », *Nosotros*, année XXIV, nº248, janvier 1930 et du même auteur, « Los ensayos argentinos de Ortega y Gasset, "El Hombre a la defensiva" », *Nosotros*, année XXIV, nº249, février 1930.

coloniale, est devenue un pôle économique et culturel à la primauté discutée. Comme l'explique l'essayiste Armando Cascella lors de cette polémique, l'Argentine n'est pas « une succursale de l'Espagne »[12]. C'est ainsi que le débat sort du cadre strictement argentin et résonne jusqu'en Espagne, où la question de « l'américanisme » est aussi d'une grande actualité politique[13].

On voit donc que la définition de l'identité nationale latino-américaine, et argentine en particulier, est bien une affaire de transferts culturels. Le débat sur la définition identitaire doit se comprendre dans une histoire longue, puisque c'est celle de pays colonisés, mais il s'intensifie au premier tiers du XXe siècle, quand ces pays jusque-là « satellites » veulent s'affranchir définitivement de la tutelle culturelle de la métropole. Paradoxalement, cet affranchissement passera par un processus d'acculturation, un processus qui dévoile le rapport de force établi entre les minorités des ex-pays coloniaux et les sociétés dominantes. La pensée d'Ortega joue un rôle important dans ce processus, et elle fait l'objet d'un véritable transfert culturel : on pourrait s'étendre longuement sur les modalités de diffusion de théories telles que le « circonstantialisme » et le perspectivisme, et le processus d'appropriation, d'adaptation et de transformation qu'elles subissent.

Lorsqu'Ortega arrive en Argentine, fin août 1939, il est donc loin d'être un inconnu dans le pays austral. Ses précédents voyages on laissé une telle empreinte qu'un auteur comme Tzvi Medin considère que son influence sur la culture hispano-américaine est « l'une des plus importantes qu'y ait laissé un quelconque intellectuel européen au cours du XXe siècle »[14]. La pensée ortéguienne est devenue, consciemment ou non, une part du bagage culturel du continent[15]. C'est sur cette base solide que compte s'appuyer le penseur lorsqu'il décide d'y poursuivre son exil. Un troisième et dernier séjour marqué par les circonstances dramatiques de l'après Guerre civile et de l'exil.

Le conflit espagnol au miroir argentin : une guerre civile différee

Dans le contexte politique tendu de l'Argentine de l'entre-deux-guerres, la Guerre civile espagnole est interprétée comme un conflit où se joue, au-delà du sort de l'Espagne, l'affrontement entre deux visions du monde : c'est la lutte de la démocratie contre le fascisme pour certains, du catholicisme contre le communisme pour d'autres. De 1936 à 1939, la

[12] « La Pampa corre el peligro de convertirse en un lugar común literario. [...]A nosotros, jóvenes, nos toca concluir la conquista del país como tema literario, y terminar de una vez con el coloniaje espiritual. [...] Somos hijos de europeos con espíritu y cultura europeos, pero con carácter argentino, con ojos, alma y corazón argentinos ». Armando CASCELLA, « La Pampa... realidad », *La Vida Literaria*, nº22, janvier 1930, PB-222/21.

[13] Voir David MARCILHACY, *Une histoire culturelle de l'hispano-américanisme (1910-1930): l'Espagne à la reconquête d'un continent perdu*, thèse de doctorat, Université Paris IV-Sorbonne, 2006, III vols. L'auteur montre comment ce mouvement au départ libéral est récupéré par la droite nationale puis instrumentalisé par le pouvoir sous la dictature Primo de Rivera, dont les politiques de mémoire recouvrent la quête identitaire des élites.

[14] Tzvi MEDIN, « Una paradoja aparente… », art. cité: « José Ortega y Gasset ejerció una amplia, profunda y multifacética influencia en la cultura hispanoamericana, seguramente una de las más importantes que se pueden señalar por parte de intelectual europeo alguno en el siglo XX » (p. 5).

[15] Sur les trois voyages d'Ortega en Argentine et son influence en Amérique Latine, voir notamment Enrique AGUILAR *et al.*, *Ortega y Gasset en la cátedra americana*, Buenos Aires, Fundación José Ortega y Gasset Argentina-Fundación Carolina-Nuevo Hacer, 2004; et Tzvi MEDIN, *Ortega y Gasset en la cultura hispanoamericana,* Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1998.

Guerre civile ne quitte pas un seul jour la une des journaux argentins[16]. En raison de l'importante communauté espagnole résidant en Argentine et de l'instrumentalisation idéologique de ce débat extérieur dans le jeu politique national, le conflit espagnol est vécu en Argentine comme une véritable « Guerre civile différée »[17].

• L'Argentine face à la Guerre civile et à l'exil républicain

L'opinion argentine face au conflit espagnol est divisée. La majorité de la population du pays est pro-républicaine, et prend parti pour la cause démocratique et le sort des réfugiés. Durant la guerre civile, l'Argentine se distingue comme le pays d'Amérique Latine ayant envoyé le plus d'aide, matérielle ou non, à l'Espagne républicaine. De l'autre côté, le soulèvement franquiste dispose, *grosso modo*, de l'appui de la droite nationaliste argentine et des commerçants et industriels d'origine espagnole, dont les affaires sont liées à celles de la « mère Patrie », et bien naturellement de l'appui de la hiérarchie catholique argentine.

Quant aux successifs gouvernements argentins, de tendance autoritaire, ils adopteront face au conflit espagnol une position qui illustre cette division entre la société civile et les minorités dirigeantes. La Guerre civile pose deux principaux problèmes aux autorités argentines : d'une part, la vague de solidarité pro-républicaine qui se manifeste à travers tout le pays, dont les accents antifascistes et pro-démocratiques ne laissent pas de constituer une menace pour un gouvernement autoritaire ; et d'autre part, l'arrivée massive de réfugiés.

Sous la pression des secteurs socio-économiques dirigeants, « l'abstention » face au conflit espagnol se transforme ainsi rapidement en une politique de répression des manifestations de soutien pro-républicaines organisées dans le pays, et de limitation de l'arrivée de réfugiés[18]. Les réfugiés espagnols, pour la plupart républicains, sont en effet considérés comme « indésirables », à l'instar des réfugiés allemands et italiens, en particulier des Juifs qui fuient le régime nazi. Les sévères restrictions de la politique migratoire argentine ont sans doute été une perte pour le pays, puisque beaucoup de ces exilés, loin d'être une menace pour la société, étaient au contraire des personnalités respectables —intellectuels, scientifiques, professionnels qualifiés[19]— dont la présence, s'ils avaient été mieux accueillis, aurait largement pu bénéficier à l'ensemble de la société argentine.

[16] Voir María Jesús COMELLAS AGUIRREZÁBAL, « El estallido de la guerra civil española en la prensa argentina », *Res Gesta*, nº31, 1992, p. 33-48.

[17] Voir Lorenzo DELGADO, Eduardo GONZÁLEZ CALLEJA & Marisa GONZÁLEZ, « La dinámica franquismo/oposición en Argentina : un ensayo de interpretación (1936-1950) », dans Javier Tusell, Alicia Alted, & Abdón Mateos (comps.), *La oposición al régimen de Franco*, vol. II, Madrid, UNED, 1990, p. 275-280.

[18] Sur l'impact de la Guerre civile espagnole en Argentine, voir Mónica QUIJADA, *Aires de república, aires de cruzada: la guerra civil española en Argentina*, Barcelone, Sendai, 1991; Ernesto GOLDAR, *Los argentinos y la Guerra Civil Española*, Buenos Aires, Plus Ultra, 1996; Víctor TRIFONE & Gustavo SVARZMAN, *La repercusión de la guerra civil española en la Argentina (1936-1939)*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1993; Raanan REIN, « Otro escenario de lucha: Franquistas y antifranquistas en la Argentina, 1936-1949 », *Ciclos en la Historia, la Economia y la Sociedad* [Buenos Aires], vol. V, nº9, 1995, p. 31-52; Silvina MONTENEGRO FERNÁNDEZ, *La Guerra Civil española y la política argentina*, thèse de doctorat, Madrid, Universidad Complutense, 2006, en ligne, www.ucm.es/eprints/5390/ [ref. du 09. IV. 2008]; et Lidia BOCANEGRA BARBECHO, *El fin de la Guerra Civil española y el exilio republicano: visiones y prácticas de la sociedad argentina a través de la prensa. El caso de Mar del Plata, 1939*, thèse de doctorat, Université de Lleida, 2006.

[19] L'Argentine a été la terre d'exil d'intellectuels éminents comme Luis Jiménez de Asúa (juriste), Claudio Sánchez Albornoz (historien), Lorenzo Luzuriaga (spécialiste de l'éducation), Francisco Ayala (romancier et sociologue), Rafael Alberti, Ramón Pérez de Ayala, Ricardo Baeza, María Teresa León (écrivains et poètes), Alejandro Casona, Jacinto Grau (dramaturges). Voir Laurent BONARDI, « Les intellectuels espagnols exilés dans

En somme, le conflit espagnol a d'énormes répercussions sur la société argentine, et il contribue à la radicalisation des positionnements politiques intérieurs, et même, suivant certains politologues, à la configuration d'une culture politique rénovée[20]. Au cœur du processus de transfert qui est à l'œuvre dans la définition de l'identité nationale argentine, un autre acteur est à prendre en compte : la diplomatie franquiste, qui utilise la rhétorique de l'hispanité comme outil dans sa stratégie de pénétration culturelle en Amérique.

• La rhétorique de l'hispanité : la politique de pénétration culturelle de la Phalange Espagnole en Amérique

Durant la Guerre civile, les autorités franquistes donnent à leurs représentants en Amérique latine l'ordre de concentrer leurs efforts de propagande sur les cercles dirigeants, les forces armées, l'Église et la communauté espagnole[21], suivant une stratégie de propagande qui s'appuie davantage sur la captation « personnalisée » des élites que sur la diffusion doctrinale à grande échelle et les actes publics multitudinaires, tactique choisie par le Gouvernement républicain[22].

Le contenu de cette propagande est tout entier axé sur le concept d'hispanité, remarquablement étudié par Lorenzo Delgado ou Eduardo González Calleja. L'hispanité prétend agglutiner toutes les nations de racine hispanique autour d'un axe commun, suivant l'idée de « communauté de destin » lancée par José Antonio Primo de Rivera, ici transposée de la réalité espagnole à la collectivité américaine. Une rhétorique nostalgique du colonialisme qui masque bien sûr une ambition néo impérialiste. Le déploiement de la politique impérialiste de la Phalange vers le continent hispano-américain est aussi, ne l'oublions pas, une réponse à la perte de vitesse de la domination de l'Espagne en Amérique, menacée par les États-Unis.

Pendant la Guerre mondiale, la synchronie entre la propagande franquiste et la politique expansionniste de l'Axe germano-italien sur le sous-continent latino-américain y renforce la méfiance contre l'impérialisme espagnol. Le discours diplomatique franquiste abandonne donc progressivement le versant politique de l'impérialisme pour se concentrer davantage sur l'aspect culturel et idéologique de l'hispanité[23]. L'Espagne tente ainsi de jouer la carte du

l'Argentine péroniste », *Historia de América On Line*, nº5, 2004, p. 53-64, et José María LASO PRIETO, « Exilio científico español », *Ábaco* [Buenos Aires], nº42, 2004, p. 49-60.

[20] Comme l'écrit Silvina Montenegro, « la réception du conflit péninsulaire, les multiples manifestations que suscite sa répercussion en Argentine et son étroite imbrication avec la politique locale ont contribué à configurer une culture politique rénovée », qui se manifeste, indépendamment du camp considéré, par l'instrumentalisation de la pédagogie politique, la pratique de la mobilisation collective et de l'occupation de l'espace public, et par une rhétorique qui utilise moins l'argumentaire idéologique propre que le dénigrement de l'adversaire. Silvina MONTENEGRO, *La Guerra civil española y la política argentina*, thèse de doctorat citée.

[21] Sur la propagande franquiste, et surtout phalangiste, sur le continent latino-américain pendant la Guerre civile, voir « Las representaciones oficiosas del Gobierno de Burgos y la tarea de canalización de la propaganda rebelde », dans Lorenzo DELGADO *et al.*, *L'Espagne, la France et l'Amérique Latine. Politiques culturelles, propagandes et relations internationales, XXe siècle*, Paris, L'Harmattan/CSIC, p. 218-230 ; Amparo PACHECO, María Amparo ESCUDERO, Alejandro LICITRA & Nuria María TABANERA GARCÍA, « La intervención política de los sublevados en Hispanoamérica: el papel de la Falange », dans Octavio Ruiz Manjón & Miguel Carlos Gómez Oliver (coords.), *Los nuevos historiadores ante la Guerra Civil española, vol. I*, Grenade, Diputación Provincial de Granada, 1990, p. 135-144.

[22] Voir les « Instrucciones reservadas » du Ministerio de Asuntos Exteriores à Juan Pablo de Lojendio, 29. IX. 1938, Archivo del Ministerio de Asuntos Exteriores, Madrid (dorénavant: AMAE), R-1002/14.

[23] Sur le concept d'hispanité, voir Ricardo PÉREZ MONTFORT, *Hispanismo y Falange…*, p. 15-30 et p. 74-108; Eduardo GONZÁLEZ CALLEJA & Fredes LIMÓN NEVADO, *La hispanidad como instrumento de combate: raza e imperio en la prensa franquista durante la Guerra Civil española*, Madrid, CSIC, 1988; Lorenzo DELGADO,

prestige culturel pour compenser à la fois le manque de consensus intérieur sur le contenu de la propagande, et son discrédit sur la scène internationale. Le ministère de l'Éducation et le ministère des Affaires étrangères (MAE) essaient de favoriser l'échange culturel, par exemple avec le financement de voyages de conférenciers espagnols en Amérique ou l'octroi de subventions à des revues ou associations sympathisantes.

Le MAE recommande aux diplomates espagnols d'Argentine d'agir avec sérénité et discrétion face aux attaques des républicains émigrés, et de faire montre d'un « très large critère de compréhension » afin de favoriser « la progressive intégration à la cause commune de l'exaltation de l'Espagne de tous ces individus qui ont agi sous l'emprise des ennemis de la patrie, ou de ceux qui n'auraient commis que des erreurs légères »[24]. Si Ortega ne fait pas précisément partie de la première catégorie, son passé de promoteur de la République et d'intellectuel laïc permet plutôt de l'assimiler à la seconde. Il est donc vraisemblable qu'il ait bénéficié de cet assouplissement de la diplomatie espagnole, orienté par la recherche de légitimité et de reconnaissance extérieure du régime et par sa préoccupation pour implanter un réseau efficace et discret de propagande en Amérique latine.

L'exil d'Ortega en Argentine

• Un silence politique mal accueilli

N'étant guère suspect d'être un agitateur gauchiste, Ortega passe sans trop de peine le barrage des autorités d'immigration, après les contrôles de rigueur. Son arrivée, qui coïncide avec celle du Général Rojo, chef d'état-major de l'armée républicaine, ne passe pas inaperçue dans la presse. Mais le penseur, face aux journalistes réunis sur le débarcadère en ce le 31 août 1939, évite toute déclaration polémique. Une fois installé dans la capitale, il adopte une vie sociale extrêmement restreinte et un rythme quotidien réglé par le travail.

Or, les fortes tensions observables dans le panorama politique argentin ont des répercussions dans le champ intellectuel, qui connaît alors une politisation intense qui se manifeste notamment par l'engagement qui est exigé, quel que soit le bord, de tous et de chacun. Ainsi, bien qu'Ortega garde un maximum de réserve sur ses positions politiques privées, les textes qu'il a publiés pendant la Guerre civile ont parlé pour lui et ses contemporains y ont clairement lu son penchant pour le camp franquiste. Son attitude de silence politique déclarée, doublée de prises de positions contre le pacifisme et la propagande communiste, ne sont pas du goût de la gauche argentine, pro-démocrate et anti-franquiste. Un article d'Eduardo Blanco Amor, paru dans le *Correo de Galicia* le 9 mai 1937, éloquemment intitulé « Los intelectuales señoritos », s'attristait déjà de la « défection » de ceux qui furent les promoteurs de la République.

Diplomacia franquista..., p. 15-36 et *Imperio de papel*..., p. 9-70 ; ainsi que l'ouvrage pionnier de Frederick B. PIKE, *Hispanismo, 1898-1936. Spanish Conservatives and Liberals and Their Relations with Spanish America*, Londres, University of Notre Dame Press, 1971.

[24] « En cuanto a la colonia afincada en el país, se recomendaba al embajador actuar con serenidad y máxima discreción ante los ataques de los republicanos emigrados, haciendo gala de un "amplísimo criterio de comprensión" que favoreciese "la paulatina integración en la causa común del engrandecimiento de España de todos aquellos individuos que actuaron engañados por los enemigos de la patria o que solo tuvieran leves culpas" ». Lorenzo DELGADO, Eduardo GONZÁLEZ CALLEJA & Marisa GONZÁLEZ, « La dinámica franquismo/oposición en Argentina ... », p. 288-289.

Dans le communiqué de presse qu' Ortega remet aux journalistes le jour même de son arrivée en Argentine[25], il affirme qu'il y est venu pour rompre son silence politique, mais qu'il souhaite le faire en temps et heure, c'est-à-dire non pas à la va-vite, sur le quai d'un port, mais avec profondeur et sérieux, lors de ses conférences.

• Un programme d'intervention intellectuelle intense

L'exil argentin signifie donc, pour le penseur, un renouement avec sa vocation de pédagogue, et un retour, après plusieurs années « d'inactivité », à la parole publique. Le printemps austral est propice à l'activité académique. La première occasion, objet de sa venue à Buenos Aires, est un cycle de leçons dictées au cercle des *Amigos del Arte*, dirigée par sa vieille amie Elena Sansinena de Elizalde. Cette association et sa fondatrice pourraient à bon droit être qualifiées de passeurs culturels : pendant près de 20 ans, les *Amigos del Arte* ont invité la fine fleurs des arts, des lettres et de la philosophie européenne pour des conférences et des expositions[26].

Le cycle de six conférences qu'y donne Ortega porte sur « L'Homme et les gens », c'est-à-dire sur sa vision philosophique des définitions de base de la sociologie. Les cours sont un véritable événement social, et il ne manque jamais quelque personnalité culturelle ou politique pour que les journalistes puissent agrémenter leurs chroniques. La présence, lors de certaines leçons, de Juan Pablo de Lojendio, le chargé d'affaires de l'ambassade espagnole, montre bien l'intérêt que porte le régime franquiste aux activités d'Ortega.

L'événement le plus politisé auquel le philosophe participe au début de cet exil argentin, c'est le 25e anniversaire de la *Institución Cultural Española*, où il partage la tribune avec le Président de la République, Roberto Ortiz, et son vice-président et futur successeur, Ramón Castillo ; ainsi qu'avec un certain nombre de ministres, académiciens ou écrivains dont certains sont connus pour leurs discours profascistes et antisémites. Ortega doit beaucoup à cette institution, souvent appelée « La Cultural » –et qui est aussi un organisme médiateur de transferts culturels– dont le directeur Rafael Vehils, l'a déjà accueilli lors de ses précédents séjours ; séjours que le penseur remémore d'ailleurs au public pour introduire son allocution[27]. La suite du discours, nous y reviendrons plus loin, est un plaidoyer hispaniste tout à fait dans le ton politique du reste de la cérémonie.

Ortega ne s'arrête pas là et donne encore une conférence à la Municipalité de La Plata, non loin de la capitale ; un discours qu'il intitule significativement « Méditation du Peuple Jeune ». Il donne enfin une série de quatre allocutions radiophoniques d'une heure, retransmises dans tout le pays, sous le titre évocateur de «Méditation de la Créole ».

L'arrivée de l'été et la fin de l'année académique viennent clore cet intense programme d'activités où Ortega déploie, comme il l'avait promis lors de son arrivée, ce qu'il pense sur quelques brûlants sujets d'actualité. Il le fait naturellement à la façon ortéguienne, c'est-à-dire tout en subtilités de langage et comme sans en avoir l'air. Son discours sur l'identité argentine

[25] Une version presque exhaustive du communiqué dans l'article « Arribó ayer el señor José Ortega y Gasset », *La Prensa*, 30. VIII. 1939.

[26] Voir Verónica MEO LAOS, *Vanguardia y renovación estética. Asociación Amigos del Arte (1924-1942)*, Buenos Aires, CICCUS, 2007.

[27] Sur le lien d'Ortega avec l'ICE, voir Marta CAMPOMAR, « Los viajes de Ortega a la Argentina y la Institución Cultural Española », *in* José Luis Molinuevo (coord.), *Ortega y la Argentina*, Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1997, p. 119-149.

est une forme de contribution à la propagande de l'hispanité, à laquelle la principale participation qu'envisage Ortega est son projet éditorial, *Conocimientos del Hombre.*

La conception orteguienne de l'Hispanite et sa recuperation politique

L'identité argentine selon Ortega, entre héritage hispanique et avenir américain

En 1939, lors de sa conférence à La Plata, le philosophe exhorte les Argentins, comme il l'avait fait en 1916, à « élargir leur programme vital », afin de construire un « projet suggestif de vie en commun »[28] qui soit à même de cimenter leur nation. Les bases de cette identité et de ce programme nationaux se trouvent nécessairement, selon Ortega, dans l'histoire de leur pays[29]. La question est d'autant plus urgente que la « forme de vie » qui était jusqu'alors celle du peuple argentin, un peuple d'origine coloniale, est en train de « s'épuiser ». C'est donc maintenant, déclare-t-il à son public de La Plata, que « l'histoire de l'Amérique, dans toute la rigueur du terme, va commencer : cette première jeunesse qu'est l'adolescence se termine. [...] Bonne chance, Argentins, pour l'histoire que vous commencez »[30].

• Les conférences argentines : une vision de l'idiosyncrasie américaine

Au cours de ses différentes allocutions publiques, le philosophe s'attache donc à saisir les grandes lignes de l'histoire argentine et à définir le phénomène colonial, au moyen des raccourcis historiques dont il est familier. Parmi les réflexions que déploie Ortega, celles qui concernent l'aspect démographique nous intéressent particulièrement.

Selon lui, les Argentins peuvent être définis comme un peuple créole, dans le sens spécifique que le terme a acquis dans ce pays : le *criollo* est un « sous-type » de la nation d'origine coloniale, caractérisé par l'intervention massive de l'immigration dans sa composition démographique. Le *criollo* est moins le métisse que l'étranger « argentinisé ». Ortega oppose la dynamique du développement urbain à celle du peuplement intérieur, et souligne la faiblesse de la composante indigène dans la population argentine. Il dément de ce fait l'idée que l'identité nationale puisse être fondée, comme on tente de le faire dans d'autres pays du continent, sur un substrat indigène qui est en Argentine pratiquement inexistant. Il reconnaît néanmoins que le substrat indien a pu jouer, comme « ingrédient secondaire ou tertiaire », dans la configuration de ce peuple : « Une goutte de sang indien, surtout s'il provenait des meilleures castes amérindiennes, est un ferment, une vitamine, qui n'est rien en soi mais qui excite les substances positives de l'âme créole »[31].

Cette théorie de la « goutte de sang indien » semble aujourd'hui bien dépassée (même si elle s'oriente davantage vers l'idée d'héritage culturel que celle de transmission génétique), et

[28] *El hombre y la gente* (conférences de 1940), copie mécanographiée de la leçon III, Archivo Ortega y Gasset, Madrid (dorénavant: AOG), fonds « Manuscritos », B-146/1, f°193.
[29] « La historia nos permite reconstruir la génesos de la colectividad a que hoy pertenecemos, cuya figura social característica es —me refiero a *hoy*— lo que llamamos "nación", revelándonos esa historia las variaciones de esa figura hacia atrás ». HG (1940), leçon IV, AOG, B-146/1, f°232.
[30] « Se trata de una forma de vida histórica que en proporción menguante continúa después de la independencia de las colonias y que, por lo que hace a América, tal vez sólo ahora está de verdad concluyendo ». MPJ, Oc 83, VIII, 398. « Pero ahora va a empezar la historia de América en todo el rigor de la palabra: esa primera juventud que es la adolescencia termina, la cuesta se inicia. [...] Buena suerte, argentinos, en esa historia que para ustedes comienza ». *Idem*, VIII, 406.
[31] *Ibidem*.

empreinte d'une certaine arrogance[32]. Elle nous intéresse en tant qu'elle sert à Ortega à réfuter les théories de l'indigénisme (et leur conséquent anti-hispanisme), par le biais d'un double argument : d'une part, la quasi-absence de substrat indien dans la population, et d'autre part, le fait que l'influence de celui-ci ne dépende pas de facteurs génétiques mais plutôt culturels. L'identité créole s'est forgée à partir la culture espagnole du conquérant, « assaisonnée » de la « vitamine » indienne, et s'est ensuite transmise aux pionniers successifs quelle que fût leur nationalité. Le penseur se refuse ainsi à prendre en compte l'apport d'autres cultures à une société argentine qui en 1940 est déjà, sinon multiethnique, du moins multinationale. Il faut donc bien soupçonner des arrières pensées ou des conclusions politiques implicites à ce discours. Ortega les manifestera plus clairement lors d'une autre conférence publique, donnée pour l'anniversaire de l'Institut Culturel Espagnol de Buenos Aires.

• L'impasse hispanophobe

Ce discours, rappelons-le, c'est celui que le penseur prononce en novembre 39 sous les auspices du président Ortiz et aux côtés de divers ministres et représentants de l'Espagne franquiste. Dans son allocution, Ortega revient encore une fois sur le phénomène colonial et fournit son interprétation des relations entre l'Espagne et l'Argentine —un sujet brûlant et politiquement délicat.

Le philosophe estime que ce n'est pas l'obtention de l'Indépendance qui a poussé les ex-colonies espagnoles vers des chemins divergents mais au contraire, que « l'hétérogénéité dans les façons d'être homme commence immédiatement, croît et subsiste pendant l'étape coloniale ». Dans ce schéma, l'indépendance des colonies n'est en fait que « la manifestation la plus extrême et ultime de ce séparatisme initial »[33].

Après l'Indépendance, l'Argentine a préféré chercher ses modèles culturels dans « les disciplines de la civilisation française » —ce qu'elle avait d'ailleurs de mieux à faire à l'époque, souligne Ortega— ; mais ce faisant, elle a vécu pendant près d'un siècle « le dos tourné à la métropole, suspicieuse et hostile envers elle »[34]. Malheureusement, constate le penseur, cet « hermétisme » vis-à-vis de l'Espagne tend à perdurer encore aujourd'hui, ce qui est fort dommageable au pays car il se prive ainsi de sa propre histoire[35].

Le penseur renvoie bien sûr sans le dire à la vague d'hostilité anti-espagnole qu'il a lui-même vu monter dans le pays entre l'un et l'autre de ses voyages ; un anti-hispanisme qui recoupe précisément la revendication indigéniste comme fondement identitaire, l'anti-impérialisme comme instrument de libération économique, et revendique la création d'une culture authentiquement américaine débarrassée des tutelles étrangères. Pour parachever cette critique du nationalisme latino-américaniste, Ortega lui oppose un argument de réfutation inspiré par sa théorie de la « raison historique », et qu'il veut contondant.

Pour le philosophe, l'hispanophobie est ni plus ni moins qu'un contresens historique ; l'Argentine *étant* l'Espagne (sous la forme de l'*avoir été*), le fait de haïr l'Espagne revient à se haïr elle-même. La seule solution rationnelle est donc de reconnaître et de mettre en valeur

[32] Pour une étude du « colonialisme » d'Ortega dans son contexte intelectuel, voir Marta Campomar, « Controversias americanistas : el colonialismo de Ortega y Gasset », *Revista de Estudios Orteguianos*, n°1, 2000, p.171-197.
[33] MPJ, VIII, 406.
[34] *Idem*, p. 447.
[35] HG (1940), leçon IV, AOG, B-146/1, f°229 et f°232.

cet héritage —fût-ce pour ensuite le dépasser[36]. Selon Ortega, « l'hispanité » est un fonds commun de croyances collectives, d'usages, qui modèle en même temps l'Espagne et ses ex-colonies, et qui est partagé par tous, opère sur chacun même à son insu.

- **L'avenir de l'Amérique**

Quel est donc l'avenir de l'Amérique, selon Ortega ? Son destin procède de son passé : c'est une union américaine, qui existe déjà, de façon souterraine, au plan social et culturel, et qui revêtira un jour une forme politique. Dans ses cours de l'année suivante au cercle des Amis des Arts, Ortega reprend ainsi la démonstration qui dans le « Prologue aux Français » de 1937 lui servait à démontrer l'existence d'une Europe culturellement et socialement unitaire : dressant en quelques mots l'évolution des formes de société depuis la tribu primitive jusqu'à l'État-nation moderne, il prédit le dépassement des formes nationales en des unités plus vastes de coexistence et de commandement politique[37]. Ce qui est valable pour l'Europe l'est encore davantage pour l'Amérique hispanique, dont tous les pays sont déjà dotés d'un même « usage » fondamental, la langue.

Ortega semble malgré tout ne s'être pas totalement dégagé d'une certaine vision paternaliste de la mission culturelle de l'Espagne en Amérique, même si son hispanisme ne se donne moins en termes politiques que culturels, car il n'est nullement basé sur une improbable identité éternelle de l'Espagne[38]. Selon lui, l'influence de l'Espagne en Amérique doit cependant être stimulée et renforcée, car cette coopération est, pour les Américains, l'instrument de construction de l'avenir ; pour l'Espagne, c'est un défi, car elle se doit d'être un modèle à la hauteur. C'est pourquoi Ortega s'attache à répéter aux Argentins, en 1939, qu'il est faux de dire que « l'Europe est morte » : c'est sur ce constat déjà dressé au lendemain de la Première Guerre mondiale que les nationalistes américains se fondaient pour prétendre à l'autonomie culturelle et politique. Le penseur estime que diffuser de telles idées dans les peuples jeunes est extrêmement grave, car cela contribue à leur « désorientation radicale »[39]. Il se défend, une fois de plus, de parler en termes politiques et de faire là de la « propagande » inspirée d'un « prosélytisme patriotique espagnol »[40].

Mais le message d'Ortega est à double tranchant. Adressé aux hispanophobes qui ont « tourné le dos » à la péninsule, il s'accorde dans une certaine mesure avec la revendication espagnoliste de la droite argentine et du régime espagnol. Ces propos sont providentiels pour

[36] Sur les caractéristiques idéologiques de ces courants pro-hispanistes argentins et leurs référents espagnols, consulter l'article d'Eduardo GONZÁLEZ CALLEJA, « El hispanismo autoritario español y el movimiento nacionalista argentino: balance de medio siglo de relaciones políticas e intelectuales (1898-1946) », *Hispania*, vol. LXVII, nº226, 2007, p. 599-642.

[37] HG (1939), leçon VI, AOG, B-146/1, fº119-120. Sur cet aspect, voir Marta CAMPOMAR, « El pensamiento de Ortega, entre la dinámica del tiempo americana y la europea », *in* Enrique Aguilar *et al.*, *Ortega y Gasset en la cátedra americana*, Buenos Aires, Fundación José Ortega y Gasset Argentina / Fundación Carolina / Nuevo Hacer, 2004, p. 111-173.

[38] Sur les origines du concept d'hispanité et ses significations politiques durant les trente premières années du XXe siècle, voir David MARCILHACY, *Une histoire culturelle de l'hispano-américanisme (1910-1930): l'Espagne à la reconquête d'un continent perdu*, thèse de doctorat, Université Paris IV-Sorbonne, 2006, III vols.; ainsi que Isidro Jesús SEPÚLVEDA MUÑOZ, *El sueño de la madre patria: hispanoamericanismo y nacionalismo*, Madrid, Marcial Pons, 2005 ; Xavier RUBERT DE VENTÓS, *El laberinto de la hispanidad*, Barcelone, Anagrama, 1999; Ángeles EGIDO LEÓN, « La hispanidad en el pensamiento reaccionario español de los años treinta », *Hispania*, vol. LIII, nº184, 1993, p. 651-673.

[39] Oc 83, IX, 522.

[40] HG (1940), leçon IV, AOG, B-146/1, fº228-229. « [Mis motivos son] inspirados no en un proselitismo patriótico de español sino en un puro doctrinar sociológico ». *Idem*, fº232.

une diplomatie franquiste en quête de légitimité, qui essaie aussitôt de rallier Ortega à la cause de l'hispanité. Peut-on dire pour autant que le penseur se met à collaborer avec la propagande franquiste en Amérique Latine ? Comme le reste de ses positions politiques, sa participation à la cause de l'hispanité est teintée d'ambiguïtés.

Ortega, champion de l'hispanité ?

- **La nomination au *Consejo de la Hispanidad***

Dans la lignée de sa politique de propagande extérieure, le MAE décide, en novembre 1940, de se doter d'un nouvel outil : le *Consejo de la Hispanidad* (CH), institué par un décret du 2 novembre 1940. Le projet de l'organisme consiste à agglutiner toutes les nations de racine hispanique autour d'un axe commun, suivant l'idée de « communauté de destin » lancée par José Antonio Primo de Rivera, transposée de la nation espagnole à la collectivité américaine. Les objectifs constitutionnels du CH concrétisent ainsi, dans un premier temps du moins, une volonté de projection extérieure du régime franquiste qui fait écho à au virage pro-allemand entrepris par la diplomatie espagnole après les dernières victoires de l'Axe : le CH est créé en pleine période de « tentation espagnole » d'entrer dans le conflit. La stratégie politique sous-jacente à la constitution du Consejo est de consolider la présence espagnole en Amérique latine, à la fois pour renforcer sa position dans le cadre géopolitique européen et pour contrer l'hégémonie continentale de l'Allemagne[41].

La constitution du CH est arrêtée en janvier 1941. Il comprend, sous la présidence de Ramón Serrano Suñer et sous la direction de Manuel Halcón, plus de cinquante membres, parmi lesquels se trouvent divers dirigeants phalangistes, plusieurs religieux et militaires, quelques hommes d'affaires et un ensemble de figures de la culture espagnoles liés aux milieux universitaires, journalistiques et littéraires en affinité avec le régime. Mais sont également nommés membres de ce comité des intellectuels comme Manuel García Morente, Ignacio Zuloaga, Manuel de Falla, Ramón Menéndez Pidal et… Ortega y Gasset. Soit, selon Lorenzo Delgado, « des personnalités de renommée internationale qui, activement ou passivement, ont exprimé leur complaisance envers le régime, bien que seuls certains d'entre eux lui aient apporté leur collaboration »[42].

Ángel Ossorio y Gallardo, l'ancien ambassadeur espagnol d'Argentine, montre une compréhension assez fine du processus : Dans la composition de ce conseil –écrit-il dans un article publié à Bogotá en avril 1941–, les noms de Menéndez Pidal, Manuel de Falla et Ortega y Gasset « *[ne] sont mis là [que] pour dissimuler* »[43].

Il n'y a pas trace, dans la correspondance d'Ortega, de démarches préalables à cette nomination au *Consejo de la Hispanidad*, ni d'un quelconque avis officiel qui lui en aurait fait part. On ne sait donc pas si Ortega était au courant de sa promotion au rang de Conseiller et s'il l'a approuvée, ou ne l'a apprise qu'une fois le fait accompli.

[41] Lorenzo DELGADO, *Diplomacia franquista…*, p. 54-55 et p. 74.

[42] Lorenzo DELGADO, *Imperio de papel…*, p. 274-275.

[43] « En él se han incluído los nombres de tres españoles de valía: Menéndez Pidal, Falla y Ortega y Gasset. Los tres, casualmente, fugitivos de España. [...] El resto, hasta cincuenta, son tres generales y un coronel (buenos representantes de la intelectualidad), seis frailes y dos obispos (buenos representantes de la tolerancia), seis jerarcas de la Falange y unos cuantos funcionarios tan falangistas como anónimos. [...] la lista advierte que la unidad de poder se quiere cimentar sobre la fuerza y sobre el partidismo político. *Los tres nombres intelectuales están puestos para dismular* ». Ángel OSSORIO Y GALLARDO, « El imperialismo de Franco. El Consejo de la Hispanidad », *El Tiempo* [Bogotá], 27. IV. 1941. C'est nous qui soulignons.

À peine institué, le CH voit son activité freinée par divers facteurs. C'est d'abord l'influence nord-américaine sur le continent, qui devient bientôt « irrésistible » ; l'entrée en guerre des États-Unis puis la conférence de Rio en janvier 1942 portent le coup de grâce aux les activités du CH. La paralysie du conseil coïncide également avec la décision espagnole de ne pas entrer en guerre, la disgrâce progressive du ministre Serrano Suñer et une crise interne du gouvernement opposant les secteurs phalangistes et traditionalistes. Avec le remplacement de Suñer par Jordana au portefeuille des affaires étrangères[44], l'Espagne entreprend un sérieux effort diplomatique pour se distinguer de l'Axe, car la tournure de la guerre lui apparaît de moins en moins favorable. Afin de contrecarrer l'image pronazie de la Phalange, à laquelle le régime est associé, le MAE remodèle sa stratégie de propagande en Amérique Latine. Les directives officielles indiquent de faire disparaître toute mention du terme d'Empire dans les discours destinés à l'extérieur, et d'insister désormais sur le « sens spirituel » et catholique de l'hispanité.

- **Contacts avec la diplomatie espagnole**

Par contre, on sait qu'Ortega entretient des relations sinon cordiales, du moins régulières avec le personnel diplomatique espagnol de Buenos Aires. En 1939, le chargé d'affaires Juan Pablo de Lojendio est présent lors de la commémoration du vingt-cinquième anniversaire de l'ICE, puis assiste à sa première leçon aux *Amigos del Arte* ; l'année suivante, le 12 novembre 1940, l'ambassadeur Magaz est présent lors d'une conférence qu'il donne au Colegio Nacional de Buenos Aires sur Juan Luis Vives. Le 30 novembre 1940, Ortega invite l'attaché de presse, José Ignacio Ramos, à assister à l'un des cours qu'il donne sur *La Raison historique* durant ce semestre à la Faculté de Lettres de Buenos Aires.

L'attaché de presse espagnol fait bon accueil aux thèses d'Ortega sur l'hispanité consubstantielle de l'Argentine et sa défense de la prééminence culturelle sur le continent d'une Europe qui est loin d'être « morte »[45]. Et bien que le penseur se défende de faire par là de la « propagande » ou du « prosélytisme patriotique espagnol », ce sont les diplomates espagnols qui vont s'en charger. La revue *Orientación Española*, qui n'est autre que le bulletin que le Bureau de presse et propagande de l'ambassade espagnole en Argentine édite depuis septembre 1937, fait paraître fin 1940 un article intitulé « Ortega y Gasset en Buenos Aires », dans lequel les développements de l'auteur sur l'hispanité de l'Argentine, la présence pluriséculaire de l'Espagne sur le continent et la profonde empreinte qu'elle y a laissée sont transposés dans le cadre du discours propagandiste extérieur du régime espagnol.

Il est intéressant de noter, cependant, que les droites latino-américaines ne sont pas nécessairement pro-ortéguiennes : les nationalistes les plus virulents critiquent son influence « pernicieuse » sur certains groupes intellectuels américains, taxés d'européanisme ou de cosmopolitisme, à l'instar du groupe de *Sur* en Argentine ou celui des *Contemporáneos* de Mexico. L'accusation, en ces temps de guerre mondiale, est grave : elle fait des intellectuels d'inspiration ortéguienne des suppôts du cosmopolitisme et de l'impérialisme occidental. Ces

[44] Voir à ce propos Javier TUSELL, « Un giro fundamental en la política española de la Segunda Guerra mundial: la llegada de Jordana al Ministerio de Asuntos Exteriores », dans M. Tuñón de Lara (dir.) & J. L. García Delgado, (éd.), *El primer franquismo. España ante la Segunda Guerra mundial: V Coloquio sobre Historia contemporánea de España*, Madrid, Siglo XXI, p. 281-294.

[45] « Es inexacto del todo el decir —como a veces se oye decir por quien no debía decirlo— que Europa ha muerto. No quiero entrar en la materia, pero no quiero ser cómplice de que eso pueda decirse ante estos países jóvenes, porque sería, de todas las cosas, la más grave para desorientarlos y despistarlos radicalmente ». « Vives » (Conférence au Centro Nacional de Bellas Artes), Oc 83, IX, 522.

mêmes « cosmopolites » accusent à leur tour les courants nationalistes catholiques et hispanophiles, de promouvoir une conception xénophobe de l'identité nationale. L'ortéguisme, en somme, et non sans certains paradoxes —qui tiennent sans doute à l'ambiguïté de sa propre pensée— est présent dans les deux camps qui s'affrontent autour des enjeux du nationalisme hispano-américain[46].

PASSEUR CULTUREL OU MILITANT DE L'HISPANITE ? QUELQUES PROJETS CULTURELS D'ORTEGA EN ARGENTINE

Dans la droite ligne des remodelages idéologiques que lui impose la Guerre civile, Ortega considère d'un nouvel œil la situation de l'Espagne. Non qu'il approuve la politique qui y est menée —quoiqu'il ne la désapprouve jamais explicitement—, mais il pense qu'il peut contribuer à sa façon à élargir les vues espagnoles vers une politique de plus grande envergure. La discipline manque aux sociétés de masses révoltées : et de la même façon, elle manque aux peuples américains, qui se trouvaient hier encore sous la tutelle coloniale de l'Espagne. Répondant à la question qu'il posait dans *La Révolte des masses* — « qui doit commander dans le monde ? » — Ortega affirme : l'Europe. Le déploiement de la politique impérialiste de la Phalange vers le continent hispano-américain semble aussi une réponse à la perte de vitesse de la domination de l'Espagne en Amérique, menacée par les États-Unis. Ortega, toujours actuel, s'insère dans le débat sur l'identité argentine, renouvelé par la question de ce néo-impérialisme aux accents, sinon d'hégémonisme économique, du moins de propagande politique. Ses théorisations sur l'idiosyncrasie du Portègne et l'héritage espagnol de l'Argentine sont vus, en Espagne, comme des soutiens théoriques fort à propos dans la quête de légitimité à la fois interne et externe du régime. Ortega, champion de l'hispanité ? Si le caractère politisé de cet hispanisme est contestable, il n'en n'est pas moins le terreau sur lequel il envisage ses prochaines interventions intellectuelles en Amérique : voyages, peut-être, et activité éditoriale, surtout.

« Conocimientos del hombre », un grand projet inabouti et ses soubassements politiques

- **Un projet éditorial complet**

La participation la plus marquante d'Ortega à la politique hispaniste, bien qu'elle soit inaboutie, c'est le projet éditorial *Conocimientos del hombre*. Le projet est étroitement lié à la collaboration d'Ortega à la maison d'édition Espasa Calpe, dont la filiale argentine a pris beaucoup d'ampleur pendant la guerre civile, à cause (ou grâce) à l'interruption de l'activité éditoriale en Espagne. Ortega, ami intime de Nicolás María de Urgoiti, fondateur de la maison, y a toujours collaboré. En Argentine, il exerce gratuitement auprès de la maison une activité d'expert et de conseiller, et cède même à Espasa le droit de publier des ouvrages du catalogue de la Revista de Occidente.

Ce travail, sous des dehors bénévoles, s'insère dans une stratégie qui consiste à obtenir d'Espasa Calpe la direction d'une collection éditoriale. Le projet, qu'Ortega élabore depuis longtemps, s'intitulerait « Conocimientos del Hombre », et va en fait bien au-delà d'une simple Bibliothèque : la collection devrait en effet être assortie d'un bulletin bibliographique

[46] Tzvi MEDIN, « Una paradoja aparente: eurocentrismo y nacionalismo orteguianos en Hispanoamérica », art. cité. L'auteur cite l'article de José E. ITURRIAGA, « La germanofilia de Ortega », *Letras de México*, 15. X. 1941, qui signale la formation allemande du philosophe mais sans verser cependant dans l'accusation politique.

trimestriel, conçu comme une sorte de « Guide du lecteur », et d'un programme de cours qui seraient d'abord promus par ce bulletin, et publiés ensuite dans la collection.

Avec ce circuit auto-entretenu, le philosophe souhaite en quelque sorte recréer dans la capitale argentine un noyau d'intellectuels semblable à celui de la *Revista de Occidente* et de sa *tertulia*, recouvrer son magistère intellectuel et dynamiser le marché éditorial sud-américain. Car, comme il l'écrit dans un rapport sur son projet,

> «…étant donné l'appétit existant sur le marché, pour diverses raisons —parmi lesquelles le vide de production dans ce domaine durant les sept ou huit dernières années— [le projet] constituerait à la fois un succès éditorial et une *restauration automatique de la direction espagnole dans la vie intellectuelle*. […] En somme –poursuit l'auteur–, [il s'agit de] *susciter un mouvement inespéré de circulation intellectuelle, avec des moyens et des forces espagnoles* »[47].

Le projet n'est donc pas dénué d'arrière-pensées politiques, puisqu'il s'agit de faire concurrence aux maisons d'édition « rouges » (*sic*) et de restaurer la prééminence culturelle de l'Espagne en Amérique Latine. Par ailleurs, il lui garantirait une « stricte indépendance » par rapport aux médias et institutions culturelles argentins, et une certaine tranquillité d'esprit, car Ortega ne souhaite plus « vivre des rentrées fluctuantes et, à terme, problématiques » de ses propres publications.

Ortega expose rapidement son projet au directeur de la filiale argentine d'Espasa Calpe, Manuel Olarra, qui lui rapporte que la maison mère est enthousiasmée par le projet. Mais le philosophe déchante vite : le projet s'enlise peu à peu, et il apprend de façon indirecte que c'est essentiellement pour des motifs politiques. Olarra lui explique que les décisions politiques espagnoles interviennent de plus en plus dans la politique éditoriale locale : la censure, en janvier 1940, a critiqué le fait que « des auteurs de prestige » comme Ortega continuent d'être publiés à l'étranger, et passé consigne de publier les Espagnols en Espagne[48].

Le projet reste donc en attente, et Ortega poursuit son programme d'intervention intellectuelle avec une série d'articles pour *La Nación*, en juillet-août, et une nouvelle campagne de cours et conférences, qui le tient occupé de septembre à novembre 1940, c'est-à-dire jusqu'au moment ou il est nommé au *Consejo de la Hispanidad*.

- **Ortega réhabilité par le régime franquiste**

Cette nomination s'ajoute aux différents signes qui montrent qu'à partir de l'année 1940, Ortega semble être petit à petit « réhabilité » par le régime franquiste. En juin, il a été réintégré à la hiérarchie enseignante : les autorités lui accordent, sans qu'il la sollicite, une disponibilité qui normalise sa situation administrative et lui donnera droit, treize ans plus tard, à la retraite. Réciproquement, Ortega accepte de faire des concessions à la censure, dans un esprit de « positive collaboration », comme il l'écrit dans une lettre à son éditeur, mais en veillant à corriger lui-même les passages de ses livres posant problème. Il accepte notamment de faire disparaître de ses textes les expressions les plus gênantes au regard de la doctrine catholique, dans un geste qui compte autant de résignation que de compromis.

[47] « Incidente editorial con Espasa Calpe », AOG, fonds « Papeles de interés biográfico », PB-292/14/f°2. C'est nous qui soulignons.

[48] « En carta que también acaba de llegar nos escriben que en la C[ensura] han mostrado su disgusto porque las obras de autores de prestigio como usted siguen publicándose aquí siendo deseo, cada día más arraigado, de que estos y otros autores españoles se publiquen ya allí ». Lettre de Manuel Olarra à Ortega, 25. I. 1940, AOG, PB-291/3.

En effet, les secteurs catholiques espagnols voient en lui un dangereux théoricien laïque et subversif. Ils entament, dès les années 40, une longue campagne de dénigrement de son œuvre qui participe en réalité d'une stratégie de lutte avec la Phalange pour la prééminence gouvernementale. Les phalangistes, qui contrôlent alors tous les rouages de l'administration, voient au contraire en Ortega l'inspirateur des thèses de leur défunt leader, José Antonio Primo de Rivera, par exemple de son concept de la nation comme « unité de destin dans l'universalité », etc. Les responsables phalangistes de la propagande extérieure savent que les thèses hispanistes du philosophe peuvent aisément être mises à profit dans la doctrine impérialiste qui sous-tend leur action culturelle en Amérique Latine.

Cependant, le philosophe est peu enclin à se laisser manipuler et même s'il entend participer au rayonnement culturel de l'Espagne en Amérique Latine, c'est à la condition de conserver son indépendance. C'est pourquoi on pourrait qualifier sa stratégie politique, *sui generis*, de « collaboration indépendante ».

Une stratégie politique sui generis *: la 'collaboration indépendante' d'Ortega*

On pourrait considérer qu'Ortega mène une sorte de double jeu vis-à-vis des autorités franquistes. Deux invitations, qui lui parviennent depuis le Pérou et le Mexique au moment de sa nomination au *Consejo de la Hispanidad*, permettent de voir que sa docilité au régime n'est pas totale, et qu'il se soucie avant tout de protéger son indépendance.

- **L'invitation au Mexique : déférence mais indépendance**

Ortega reçoit la première de ces invitations, en septembre 1941, du Recteur de la *Universidad Nacional Autónoma de México*, Mario de la Cueva, pour participer aux Cours d'Hiver que cette Université organise de janvier à février 1942. Les termes de la lettre, qui laissent sentir un réel respect pour la figure du philosophe et son travail[49], impressionnent Ortega. Selon lui l'invitation révèle ni plus ni moins qu'un « changement d'attitude très vigoureux et substantiel de l'ensemble des intellectuels de là-bas envers [s]a personne », voire « un changement d'attitude envers l'Espagne » toute entière ; sans quoi –comme il l'explique à son ami Lorenzo Luzuriaga–, le ton de la lettre, et l'invitation elle-même, seraient inexplicables[50].

Ortega écrit donc au marquis de Magaz, l'ambassadeur d'Espagne en Argentine —qu'il gratifie d'un « illustre et respectable ami »—, afin de solliciter une autorisation officielle pour se rendre au Mexique. Son attitude, que certains critiques jugent sans ambages d'un

[49] « La intelectualidad mexicana siente una profunda estimación por usted y desde hace tiempo las generaciones que han pasado por esta universidad, sin conocer a usted personalmente, aunque si a través de sus obras, lo consideran como uno de sus más distinguidos maestros, y, a la vez, como guía de las juventudes hispanoamericanas. Tenemos verdadero interés aquí en escuchar su palabra y esta invitación [...] va apoyada por todos los intelectuales mexicanos. La presencia de usted en esta Universidad sería altamente significativa para México. En los últimos años se ha advertido en este país un renacimiento de los estudios de Filosofía y Letras, y a la vez un propósito de investigación científica; pero quienes nos dedicamos a estas actividades necesitamos un estímulo, queremos oir directamente a los grandes maestros, y, por este motivo, nos dirigimos a usted ». Lettre de Mario de la Cueva à Ortega, 3. IX. 1941, AMAE, R-1316/12.

[50] « Siento que no lea usted la redacción porque es impresionante. Todo lo cual revela un cambio de actitud muy vigoroso y sustantivo de toda la intelectualidad de allí con respecto a mi persona, [...es más:] un cambio de actitud hacia España ». « Ahora bien, ¿es todo eso, a su vez, imaginable si los españoles refugiados allí no han cambiado de tonalidad? ». Lettre d'Ortega à Luzuriaga, 20. IX. 1941, AOG, CD-L/78.

« servilisme honteux »[51], démontre plutôt, à notre avis, une extrême prudence, voire une stratégie d'information indirecte. Ortega souhaite en effet, avant d'accepter l'invitation, « connaître l'opinion du Gouvernement de Madrid sur l'éventualité de ce voyage »[52]. Entre autres raisons qu'il avance en faveur du projet, son caractère apolitique et sa charge symbolique : l'intérêt que suscite sa figure à Mexico lui semble « symptomatique » du renouveau des valeurs hispaniques sur le continent. Accepter l'invitation, suggère-t-il entre les lignes, pourrait contribuer à améliorer les relations culturelles entre l'Espagne et le Mexique, que tout oppose sur la scène diplomatique : on sait que le Mexique n'a même pas reconnu le gouvernement franquiste, et qu'il abrite alors le Gouvernement républicain en exil. L'ambassadeur Magaz souligne, dans le rapport qu'il adresse au ministère des Affaires étrangères, le profit que pourrait tirer l'Espagne du séjour d'Ortega au Mexique[53]. La réponse ne se fait pas attendre et parvient par télégramme : l'autorisation est signée par Serrano Suñer en personne[54].

Mais parallèlement, Ortega a demandé son avis sur l'invitation mexicaine à son ami Luzuriaga. « Je ne crois pas –lui répond ce dernier– que le changement d'attitude des Espagnols [exilés au Mexique] ait lieu par rapport à l'Espagne, mais par rapport à vous, précisément parce que vous n'êtes pas allé en Espagne »[55].

[51] Gregorio MORÁN, *El maestro en el erial. Ortega y Gasset y la cultura del franquismo*, Barcelone, Tusquets, 1998, p. 82.

[52] « Como desconozco como es el estado efectivo de relaciones, a la hora actual, entre Espana y aquel país, antes de resolver aceptarla o no y de dar ningun paso decisivo en el asunto, desearía conocer la opinión del Gobierno de Madrid sobre la eventualidad de este viaje. [...] Lo que más remoto estaba de mi pensamiento era un viaje a México y más aún con el fin de hablar allí en público. No obstante, o más bien por lo mismo debo subrayar que esta invitación me ha impresionado a la vez favorablemente y con sorpresa. La causa de ello son estos tres motivos conjugados. Primero: porque todo el que conozca el estado de espíritu reinante hoy en estos países centro y sud-americanos respecto a nuestro país, y muy especialmente de los grupos intelectuales respecto a nosotros los que hasta hace poco los habíamos dirigido, no esperaría seguramente una invitación espontánea de este género. Segundo: porque a esta invtación, en efecto, no ha precedido gestión alguna direta o indirecta, hasta el punto de que, desde hace años, no tengo conexión alguna con nadie que habite aquel país, ni nativo ni extraño. Tercero: por la forma precisa en que está redactado el documento. Todo ello da un valor excepcional hecho de la presente invitación. Si las cosas de este continente no fuesen tan difíciles de presumir, debería con cierta verosimilitud colegirse que tiene aquella una trascendencia sintomática y plenamente deliberada. Tal vez convendría recomendar que se mantuviese todo el trámite dentro de la más estricta confidencialidad ». Ortega à Magaz, 26. IX. 1941, AMAE, R-1316/12.

[53] « Dicho señor sabe muy bien, porque es público y yo mismo se lo he dicho, que nuestro país no tiene relaciones diplomáticas con Méjico. Esto no es obstáculo, sin embargo, para que dicho señor, alto valor intelectual español y que no ostenta ninguna representación oficial, pueda aceptar la invitación que se le hace y que, en cualquier caso redundaría en bien de la hispanidad que deseamos cultivar ». Dépêche n°294 d'Antonio Magaz à la DRGC du Ministerio de Asuntos Exteriores, 27. IX. 1941, AMAE, R-1316/12.

[54] « Procede señor Ortega y Gasset acepte invitación universidad Méjico. Estado actual nuestras relaciones con dicho país suspendidas las diplomáticas aún cuando diferentes indicios permiten suponer podrán restablecerse, lo que para España será motivo satisfacción. Convendría Sr Ortega haga conocer tema sus conferencias y fecha aproximada en que realizará el viaje. Serrano Suñer ». Télégramme n°142 du ministre Serrano Suñer à l'ambassade de Buenos Aires, AMAE, R-1316/12.

[55] « El cambio de actitud de los españoles no creo que sea respecto a España, sino respecto a usted precisamente por no haber ido a España. Esta es al menos la impresión que tengo de Buenos Aires, pues con Méjico no guardo relación alguna. Por otra parte, hay allá un núcleo muy adepto a usted en otro tiempo (Gaos, Recaséns Siches, María Zambrano), y no creo que las circunstancias políticas les hayan hecho cambiar radicalmente en esta actitud. Por lo menos en sus escritos le citan con frecuencia a usted ». Lettre de Luzuriaga à Ortega, 04. X. 1941, AOG, C-65/27r.

Ortega précise de toute façon par retour de courrier qu'il n'envisageait pas sérieusement d'aller au Mexique[56]. Les démarches entreprises auprès de l'ambassadeur n'étaient donc bien qu'une manœuvre destinée à se renseigner, et nullement une démonstration de déférence servile envers le régime : le penseur semble donc jouer une sorte de double jeu, montrant patte blanche et cachant ses véritables intentions. Une fois confirmée son hypothèse sur la nature de la propagande culturelle espagnole en Amérique latine, et infirmée celle d'un revirement de l'attitude mexicaine vis-à-vis de l'Espagne, il abandonne le projet sans autre forme de procès. Cette fois-ci, il s'agit moins d'une escapade manquée que d'une mise à profit, voire d'une manipulation d'une situation inopinée pour son propre renseignement.

- **L'invitation au Pérou : Ortega, ambassadeur culturel de Franco ?**

Un autre exemple montre qu'Ortega n'est guère disposé à jouer les ambassadeurs culturels du régime franquiste. C'est celui de l'invitation d'Ortega au Pérou, dont la rumeur commence à courir au même moment où lui parvient celle du Mexique.

Ortega a déjà été invité à Lima au cours des années précédentes, à l'initiative de la Société Péruvienne de Philosophie. Pour des raisons de santé, le philosophe avait décliné toutes ces précédentes invitations. Mais cette fois-ci, c'est la presse espagnole qui annonce sa venue : il devrait faire partie de la délégation qui sera envoyée à Lima pour commémorer le IVe centenaire de la mort de Francisco Pizarro, « conquérant et colonisateur du Pérou », qui a mené l'expédition ayant découvert le fleuve Amazone. La commémoration est l'occasion pour le chancelier Halcón de réaliser sa première sortie publique en tant que directeur du *Consejo de la Hispanidad*.

Alfredo Cánepa Sardón, directeur de la Société Péruvienne de Philosophie, qui est à l'origine de toutes les précédentes invitations, ne prend pas la nouvelle avec enthousiasme : il n'est pas de ceux qui goûtent la propagande soi-disant « culturelle » de l'Espagne sur le continent. Il précise à Ortega que la commémoration prévue est un sujet diplomatiquement délicat entre le Pérou et l'Équateur, qui se disputent non seulement l'origine de l'expédition de Pizarro mais aussi le tracé de la frontière dans cette région.

Par ailleurs, Cánepa doute qu'Ortega ait accepté une invitation si lourde d'implications : « depuis le début, je refuse de croire que vous viendriez à Lima par des voies d'une telle signification politique, alors qu'une autre, davantage en accord avec vos exigences, vous avait été offerte par la Société Péruvienne de Philosophie ». La visite préparatoire de la délégation espagnole à Lima vient lever l'équivoque : l'ambassadeur d'Espagne confirme à cette occasion qu'Ortega a décliné l'invitation pour « motifs de santé »[57].

Aussi le philosophe n'assistera-t-il pas au fastueux rituel impérialiste déployé pour cette commémoration : procession civique accompagnée d'une escorte d'honneur transportant « l'épée de Pizarro », *Te deum* solennel et danses folkloriques d'Estrémadure, et discours emphatique du Chancelier Halcón, écouté par une conséquente délégation espagnole et un cortège d'autorités politiques, ecclésiastiques et militaires péruviennes[58].

[56] « Por lo demás comprenderá usted que hay una probabilidad contra noventa y nueve para que yo vaya y el que haya una le debe dar idea de lo negrísimo que veo mi horizonte ». Lettre d'Ortega à Luzuriaga, 11. X. 1941, AOG CD-L/79.

[57] Lettre de Cánepa Sardón à Ortega, 14. XII. 1941, AOG, N-20/30.

[58] Le texte du discours a été édité postérieurement comme opuscule par le *Consejo de la Hispanidad*. Voir Lorenzo DELGADO, *Imperio de papel…*, p. 286.

On ne trouve pas trace, dans les archives, de la lettre où Ortega aurait décliné l'invitation à faire partie de la délégation espagnole, mais on sait que ce sont des raisons d'ordre personnel qui l'ont poussé à rester en Argentine. Assez casanier, le penseur est exigeant quant au rapport climat/bibliothèques dès qu'il envisage un voyage. Il se voit assez peu voyager si loin et préparer des conférences sur un sujet si complexe, alors qu'un autre projet le tient occupé : celui de *Conocimientos del Hombre*.

L'échec d'une entreprise de médiation culturelle hispanique

Durant l'année 1941, Ortega a en fait traversé une grave dépression, due à ses démêlés éditoriaux avec Espasa Calpe et aux entraves que la maison d'édition a mis à son projet d'y lancer sa propre collection, *Conocimientos del Hombre*.

• Entraves à la mise en place de la collection *Conocimientos del Hombre*

Au mois de mars 1941, le philosophe a appris que le conseil d'administration d'Espasa Calpe a refusé, deux mois plus tôt, de lui concéder la direction d'une collection. Ce refus s'avère pour lui catastrophique, non seulement au plan moral –car il collaborait avec Espasa depuis 25 ans et pensait entretenir avec la maison une relation de confiance réciproque–, mais aussi au plan économique, parce qu'il a annulé tous ses autres projets et donc suspendu ses sources de revenus, pour se consacrer à sa collection.

C'est en juillet 1941 qu'il décide de quitter Espasa-Calpe et de reprendre à son compte le projet et son nom, qu'il estime lui être « inaliénable[s] » ; mais Espasa Argentine ne l'entend pas de cette oreille et tente de conserver le titre de la collection et les droits acquis sur certains des ouvrages qui doivent la composer, au prétexte que le titre du projet figurait dans un rapport produit à l'attention d'un organisme bancaire.

Après des échanges de courriers orageux, Ortega rompt ses relations avec Manuel Olarra, le directeur de la filiale argentine, et parvient à récupérer le projet et son titre. Il obtient un prêt, prend contact avec une puissante maison typographique et ne tarde pas à recevoir les propositions de diffuseurs depuis toute l'Amérique : la nouvelle –erronée par ailleurs– qu'il allait recréer la Revista de Occidente s'est répandue comme une traînée de poudre, véhiculée notamment par son ami Antonio López Llausas, un éditeur espagnol exilé qui a pris la tête de la maison d'édition Sudamericana.

• Les dessous politiques du projet : un Cheval de Troie de l'Hispanité

Pour qu'Espasa-Calpe finisse par céder, Ortega a, en fait, fait jouer ses meilleurs contacts[59]. Il écrit ainsi à son vieil ami Serapio Huici, membre du conseil d'administration de la maison mère, que son projet avait été « pleinement approuvé » par Antonio Tovar, le sous-secrétaire à la Presse et à la Propagande[60].

Ortega rédige parallèlement un manuscrit récapitulatif de la succession des événements, qu'il a semble-t-il donné à son fils Miguel, lequel séjourne en Argentine entre juin et juillet

[59] Lettre d'Olarra à Ortega, 4. VIII. 1941, AOG, PB-291/33.

[60] « Constituye hoy la única acción española posiblemente eficaz en estas repúblicas, a parte de lo que en ella va de mis intereses propios morales y materiales. (*El gobierno tiene conocimiento del proyecto que hice en su tiempo conocer al entonces subscretario de prensa y propaganda Sr Tovar, el cual lo aprobó plenamente*) ». Brouillon de la lettre d'Ortega à Huici, 29. VII. 1941, AOG, PB-292/9. C'est nous qui soulignons.

1941, pour que celui-ci informe Ramón Serrano Suñer, qui est son ami personnel, des événements advenus. On apprend dans ce texte non seulement pourquoi Ortega a décliné l'invitation au Pérou, mais aussi les intentions qui président à son projet éditorial :

> « Faire maintenant un voyage au Pérou où j'aurais dû être en août […] m'était impossible, ne serait-ce que physiquement. […] Par ailleurs, c'est maintenant que —enfin !— je commence l'impression de ma bibliothèque "*Conocimientos del Hombre*" qui *porte l'intention stratégique représentée en son temps par le cheval de bois introduit dans Troie par Ulysse*… Je voudrais que Serrano sache tout cela parce qu'il ne peut pas se représenter la situation où se trouvait la personne à qui il a envoyé sa déférente invitation. Je déplorerais que par méconnaissance de ces faits il n'ait pas bien compris mon souhait de m'exempter de ce voyage… »[61]

Ce passage indique donc bien quelle est l'intention sous-jacente de ce projet éditorial : un Cheval de Troie de l'hispanité en terres américaines. En somme, si Ortega se refuse à apparaître publiquement comme un champion de l'hispanité, il n'est pas moins en affinité avec la propagande culturelle menée par le régime franquiste en Amérique. Et s'il entend « collaborer », c'est de façon souterraine —par certaines concessions à la censure, par ses gestes de déférence envers la diplomatie franquiste—, mais avec le souci de conserver son indépendance et sa liberté de mouvements, pour concevoir lui-même les entreprises qui pourraient contribuer au grand projet hispanique.

Conclusion

On peut affirmer en somme que l'exil argentin d'Ortega tourne autour de sa tentative de mettre en place cette collection éditoriale qui devient un projet de maison d'édition lorsqu'Espasa Calpe se retire du projet. La nature de celui-ci laisse à penser qu'Ortega se voit lui-même en passeur culturel. Il compte s'appuyer sur la renommée qu'il a acquise au cours de ses précédents séjours, ainsi que sur le réseau d'institutions culturelles avec lesquelles il travaille en donnant cours et conférences —l'association *Amigos del Arte*, la *Institución Cultural Español*, les universités, etc.— afin de créer sa propre institution. L'agencement de *Conocimientos del Hombre* prétend être un médiateur, l'acteur d'un transfert culturel dont l'objectif est clairement défini par son concepteur : il s'agit de restaurer la présence culturelle espagnole en Amérique Latine, une influence concurrencée par l'essor des nationalismes. Que leur doctrine soit indigéniste ou xénophobe, les revendications nationalistes latino-américaines ont en effet pris durant l'entre-deux-guerres une connotation nettement anti-impérialiste.

[61] « Hacer ahora un viaje al Perú donde debí estar en Agosto dando cursos en aquella Universidad, me era imposible —por lo pronto físicamente. [...] Pero además estoy actualmente deshecho y sin tiempo ni bríos para soñar siquiera en preparar algunas conferencias que inexcusablemente, de haber ido con esa comisión, habría tenido que dar. ¡Y nada menos que forzado a hablar de Pizarro que es uno de los temas de más cuidado que existen si se han de decir cosas que no sean tonterías! Por otra parte son los días en que ¡por fin! inicio la impresión de mi biblioteca "Conocimiento del Hombre" que lleva la intención estratégica representada en su hora por el Caballo de madera insinuado por Ulises en Troya... Todo esto quisiera yo que constase a Serrano porque no puede representarse la situación en que se encontraba la persona a quien dirigió su deferente invitación. Yo deploraría que por desconocer estos hechos no se hubiese entendido bien mi ruego de que se me eximiera de este viaje... ». « Incidente editorial con Espasa.-Calpe Argentina », AOG, PB-292/27. C'est nous qui soulignons.

Étant donné l'accent patriotique du projet d'Ortega, peut-on affirmer que le philosophe entend collaborer avec la diplomatie franquiste ? Certes, son discours cadre avec la politique de pénétration culturelle de la Phalange extérieure en Amérique latine. Il semblerait que dans un premier temps, Ortega est davantage récupéré que volontairement impliqué, comme semble l'indiquer sa nomination surprise au *Consejo de la Hispanidad*. Mais à son tour, il utilise cet appui diplomatique et institutionnel pour obtenir ce qu'il veut : de l'information d'abord, car elle est essentielle dans tout jeu stratégique, et ensuite, de l'appui. Ce n'est qu'après de nombreux déboires avec Espasa Calpe qu'Ortega s'en remet aux autorités espagnoles pour tenter de trouver un soutien institutionnel à son projet.

Il ressort cependant assez clairement de la documentation consultée que son intention n'est aucunement de se mettre au service de la diplomatie franquiste, même s'il effectue plusieurs gestes de déférences destinés à se faciliter la tâche. Ortega transige avec le régime franquiste, c'est indéniable, mais il entend ne jamais perdre son indépendance de jugement et d'action. *Conocimientos del Hombre*, ne l'oublions pas, est une entreprise qui est aussi destinée à lui procurer son indépendance économique.

Pourquoi donc ce projet échoue-t-il ? La première raison est que l'Espagne franquiste n'admet précisément aucune sorte d'indépendance et ne tolère que les adhésions sans réserve, surtout en cette période de guerre mondiale qui marque le *climax* totalitaire du régime. L'autre raison, c'est que l'Argentine du début des années quarante n'est plus aussi réceptive aux ambitions d'Ortega que celle de 1916 ou de 1928. Certains transferts culturels ont précédé cet exil et désormais les intellectuels argentins veulent aller directement aux sources et ne plus passer par un médiateur tel que l'a été Ortega pour la culture australe. Cette volonté de dépassement s'assortit du phénomène de surpolitisation du champ intellectuel argentin durant cette période, dans un processus qui tient aussi du transfert puisqu'il recode en termes nationaux les enjeux de débats idéologiques internationaux. Dans ce contexte, le silence prudent d'Ortega, ses prises de position en demi-teinte sont aux antipodes de l'engagement intense qui est exigé des intellectuels de droite comme de gauche.

Peut-être que les ambitions d'Ortega auraient trouvé un accueil plus favorable si elles avaient été justement moins prétentieuses ; si le philosophe n'avait pas prétendu se situer au-dessus de la mêlée et venir donner des leçons d'hispanité sur un ton encore teinté de paternalisme post-colonial. Si Ortega avait, comme d'autres exilé espagnols (tels que Luzuriaga, ou Francisco Ayala, et même Olarra), accepté de travailler au service de la culture argentine et non pas au-dessus d'elle, il aurait peut-être reconquis sa place de passeur. Mais il n'est pas besoin de bien connaître le personnage pour comprendre que l'humilité n'est pas son fort.

L'entrée en guerre des États-Unis, le 7 décembre 1941, laisse augurer que tout le continent va bientôt abandonner sa neutralité. Ç'en est fini de la tranquillité d'horizon qui avait attiré le penseur en Argentine. En février 1942, Ortega retourne en Europe. Le fiasco de son grand projet argentin montre en tout cas une chose, au regard de la problématique posée pour la présente journée d'études : c'est qu'un transfert culturel ne s'impose pas de l'extérieur, il ne peut se réaliser que si la société réceptrice y est disposée.